

Que vient-il après le capitalisme ? *Baruch Rabinowitz & Solveig Irene König*

Du capitalisme à l'empathisme, — pourquoi la société qui vient sera déterminée par la sympathie et la coopération.
Une contribution qui déploie largement les ailes de l'imagination sociale.

Nous appartenons à la génération du « rien-n'est-impossible ». Des choses impossibles ou impensables se sont produites durant ces dernières décennies : la chute du communisme, l'ouverture des frontières, la monnaie européenne commune — pour n'en citer que quelques-unes. Dans ces 20 dernières années, on a dû sans cesse acheter de nouvelles cartes mondiales, pour ne pas perdre de vue les frontières changeantes des états. Quels vieux états ont disparu et quels nouveaux ont apparu ? Nous nous souvenons du sentiment d'espoir et de soulagement, lorsque nous et nos amis fûmes en mesure de regarder en direction de « l'avenir ». Jusqu'au point où les sombres nuages commencèrent à jeter de l'ombre sur un Soleil rayonnant, là où « l'avenir » commençait. L'ère de l'incertitude, de l'apathie et des angoisses, commença à poindre. Sans cesse, nous entendons, même des gens optimistes, dire que cela ne peut plus continuer comme cela. Une crise financière succède à l'autre. Les états s'endettent de plus en plus. Des sommes astronomiques sont investies dans des paquets de sauvegarde de toutes sortes. Et personne ne sait exactement d'où vient l'argent et où il va. Depuis la chute du communisme, le monde est complètement déséquilibré. Auparavant, nous avions deux systèmes politiques et économiques au même rang, qui, au fond, ont travaillé l'un pour l'autre et se sont renforcés mutuellement. Derrière chacun des deux systèmes, se trouvait une idéologie, qui se délimitait nettement de l'autre. À l'Ouest, on montrait du doigt les dangers du socialisme, à l'Est, les dangers du capitalisme. Tous deux représentaient une alternative de comment édifier et maintenir une société humaine. Le socialisme ne s'est plus révélé capable de vivre et il dut mourir. Mais il existait une alternative — le capitalisme. Et maintenant ? Au marché libre furent portées de plus en plus de coups et blessures, alors que le fondement matérialiste de la communauté croissait et que l'insatiable consommation commençait à chanceler. Nous nous retrouvons encore au seuil de l'impossible et de l'impensable : la chute du capitalisme.

La chute du communisme n'était qu'un tout petit problème en comparaison de celui qui nous attend dans les années qui viennent, car aujourd'hui il n'existe plus d'alternative de structure politique et économique, qui soit déjà éprouvée et qui se tienne à notre disposition. La question qui est posée aujourd'hui et à laquelle il faut répondre, c'est : Qu'est-ce qui vient après le capitalisme ? Nous entendons maintes voix, qui parlent de situations de nature fabuleuse dans leurs représentations idylliques — d'un amour humain universel, jusqu'au Paradis sur la Terre. Mais à présent plaisanteries et rêves sont mis de côté ! On doit mettre en ordre une structure politique et économique nouvelle, portante et stable. Nous avons besoin d'une idéologie et d'une vision, qui peuvent être réalisées et transposées dans la pratique. C'est une tragédie de notre époque, qu'il n'y ait aucun modèle de société et aucun projet concret et pratique pour la transformation. Et quand bien même, émergent sans cesse de nouvelles théories et propositions, elles restent largement méconnues et n'atteignent en aucune façon les masses. Or ce sont celles-ci qui se tiennent dans l'effet ultime de tout changement politique et qui le rendent possible. Chacun de nous connaît ce que sont et ce que signifient le communisme, le fascisme, la monarchie et le capitalisme. Et chacun de nous à un pressentiment approximatif de quels idéaux et valeurs se trouvent derrière ces idéologies. Peut-être à l'exception du capitalisme. Car des êtres humains ne peuvent pas ériger la consommation et l'accumulation des biens matériels au rang de seul et unique sens de la vie. Le confort, c'est important et c'est beau. Mais le confort et la commodité seuls, ne rendent l'être humain ni heureux ni satisfait. Le capitalisme était fondé sur l'avidité, la concupiscence et la concurrence et ses machines utilisaient l'orgueil comme carburant. Naturellement, si mon voisin a une veste chère, moi, je dois veiller à pouvoir m'en acheter une plus chère encore, par laquelle ma valeur croît et je peux avoir l'air plus riche et avoir plus de réussite que lui. La dictature de la société de consommation nous réduit à ce qui nous est extérieur, nous manipule par la publicité, et éveille en nous constamment de nouveaux désirs et convoitises en direction de toujours plus de biens matériels et fait de nous-mêmes, en fin de compte, des produits de marché et des prétendants à acquérir des marchandises. Ainsi fonctionne notre économie.

La nécessité d'une solidarité empathique

L'ère du capitalisme et de l'industrialisme qui exploitent la Terre vont vers leur fin. D'autres grandes civilisations, comme Rome et Athènes, ont disparu — le capitalisme aussi doit tôt ou tard disparaître, pour laisser la voie libre à ce qui doit venir après. Mais qu'est-ce qui vient après ? Nous nous trouvons en grand danger que les brèches naissantes soient de nouveau comblées par une dictature, qu'elle soit de type fasciste ou communiste. La société dépréciée, incertaine, qui a perdu directions et valeurs, forme une plate-forme idéale et un terrain nourricier pour une nouvelle tyrannie. Mais cela ne doit, ni ne peut se passer. La fin du capitalisme fera naître un vide qui peut être peuplé et animé aussi d'êtres humains qui pensent autrement, des êtres humains spirituels, conscients de la nature. Peut-être vivons-nous dans une époque qui nous offre la plus grande chance qu'il ait été donnée depuis long-temps à l'humanité. Notre prochain stade d'évolution sera ou bien le royaume des cieux sur la Terre, ou bien un nouvel enfer. Pour éviter le second nommé, on doit justement dès à présent entreprendre un effort énorme. Nous pouvons assister en silence à l'effondrement progressif du capitalisme, et attendre dans l'angoisse ce qu'il adviendra de nous par la suite et quelles limitations nouvelles nous seront imposées. Ou bien nous prenons conscience de nos facultés et commençons à les mettre en oeuvre. Nous pouvons méditer sur nos valeurs humaines générales, nous pouvons nous souvenir, par exemple, de l'appel de la Révolution française, dont résonne encore en nous l'écho lointain et charmant de « liberté, égalité et fraternité ». Comment pouvons-nous à présent dans notre milieu culturel, répondre à l'appel du Nouveau Testament de l'amour chrétien du prochain. Ces slogans sont devenus ces temps-ci des formules toutes faites, vidées de leur contenu et sans signification. De nombreux pays européens portent encore l'étiquette « d'état social », mais ce concept aussi est devenu une coquille vide de sens et bafoue les êtres humains piégés sous les larges mailles du « réseau social ». Nous vivons dans une société qui fait quotidiennement des distinctions et des comparaisons : bon marché ou précieux, pauvre ou riche, chômeur ou employé, malade ou en bonne santé, etc. et qui classe, à l'avenant, les êtres humains en catégories. Il y a de moins en moins de perméabilité. Nous avons dénoncé la solidarité sociale. Le chemin vers un avenir commun profitable ne passera que par une reconquête de cette solidarité, nous avons besoin d'une société qui se sente en empathie solidaire avec chacun de ses membres. C'est la voie vers une nouvelle société humaniste qui, au lieu de sacrifier l'humanité sur l'autel de l'économie et de la consommation, lui ouvre les portes vers un niveau de conscience supérieur, à l'évolution de la personnalité et à l'amour humain en association avec la nature. Il est temps de reconnaître la nécessité que nous sommes responsables de nous-mêmes et des autres. Nous portons notre responsabilité quotidiennement dans nos actes et aussi dans l'action communautaire et politique au sein de la société dans laquelle nous vivons. Nous sommes libres de choisir la manière dont notre présent doit être organisé. Cela se passe tout aisément et simplement. Si nous voulons que notre voisin nous salue, nous devons nous-mêmes commencer à le saluer d'abord — peut-être même pendant un long moment, avant d'être salués nous-mêmes pour la première fois ; si nous voulons des fleurs dans notre jardin, alors nous devons planter des bulbes à fleur dans la terre.

L'impossible est à tout moment possible

Si nous regardons nos vrais besoins, nous comprenons que leurs accomplissements ne sont que rarement achetables : amour, sécurité et aide, détente, créativité et estime, pour n'en nommer que quelques-uns. Dans le processus de devenir soi, et de concession à l'égard du semblable de cette nécessité absolue, nous regagnerons la solidarité et l'empathie sociale les uns pour les autres. Alors nous nous reconnaissons chez l'autre, de sorte que l'autre peut se reconnaître en nous. Ensuite nous pouvons regarder les besoins de notre environnement naturel, de la Terre, des plantes, des animaux et des océans et suivre ici aussi par nos actes le plus possible ou le plus impossible leurs exigences. Nous prenons congé d'une exploitation démesurée et recherchons l'harmonie pour découvrir un équilibre entre ce dont nous avons effectivement besoin en matières premières et ressources qui sont à notre disposition. Il est probable qu'aussitôt nous consommerons automatiquement moins, et ensuite nous reconnaitrons combien peu il nous faut pour avoir une vie heureuse. Dans le moment où nous redécouvrons notre monde intérieur, nous perdons aussitôt notre intérêt exclusivement extérieur. Nous nous rencontrons nous-mêmes et les autres en tant qu'êtres humains, non pas comme des marchandises avec diverses valeurs commerciales ou bien au niveau des échanges des

symboles de statut. Aurelius Augustinus enseignait déjà, voici 1 500 ans, que l'argent et les biens matériels étaient bons en soi. Un problème ne naît qu'à partir du moment où nous élevons l'argent et les biens au rang de seul et unique objectif de vie. C'est égal, que nous désirions beaucoup découvrir en eux de sens et de paix, nous n'y parviendrons pas. Le sens et la paix ne peuvent être découverts qu'en Dieu.

Ce n'est pas que le monde doive renoncer au confort et à la commodité après le capitalisme. Non, tout au contraire. Les êtres humains jouiront encore éventuellement d'un confort beaucoup plus grand, car leurs âmes seront intactes, puisqu'elles redécouvriront leur spiritualité et vivront en tant qu'êtres humains en harmonie et en paix intérieure avec la nature. Le chemin vers la conscience supérieure est beaucoup plus court que l'on ne pense, à chaque pas nous ressentons de la joie à la reconquête de la qualification de soi et nous trouvons le bonheur dans tout ce que nous faisons. La terre ne continuera plus à être détruite et ses ressources ne continueront plus à être exploitées et il ne devrait plus y avoir de famine. Qu'est-ce qui nous empêche de vivre en paix les uns avec les autres ? Le désir d'harmonie et de paix n'existe-t-il pas déjà en tant que besoin primordial ? Cela sonne l'utopie ? N'est-ce pas ? Toutes les tentatives de fonder une société de ce genre dans l'histoire humaine, ont échoué jusqu'à présent. Mais l'impossible est de tout temps et à tout moment possible. La réponse à la question de ce qui viendra après le capitalisme est, d'une manière inaliénable, reliée aux conditions préalables que nous attribuons à tort à une poursuite hypothétique de l'évolution de l'humanité. Ces conditions préalables sont rattachées aux hommes qui les créent et les propagent. L'être humain sera-t-il capable d'attention et de respect à l'égard de lui-même, de son voisin, et de son environnement ? Cela est dans nos intentions !

La nouvelle forme de société, qui se place sur la solidarité compatissante, pourrait porter le nom « d'empathisme ». Des scientifiques de toutes les spécialités y sont appelés à engager toute leur énergie et créativité pour rechercher comment dépolluer nos sols, notre air et nos océans et encourager les forces d'auto-guérison de la nature. Sociologues, psychologues, politologues et spécialistes de l'économie, doivent s'y sentir appelés à développer des systèmes et des structures qui aident une société solidaire fondée sur l'empathie et orientée à vivre sur ses besoins et ses ressources. Et pour conclure, chacun d'entre nous, avec ses facultés et talents, peut y contribuer dans son environnement social en dépolluant le climat social et en allant à la rencontre des autres et de soi-même avec attention et respect et à rencontrer les uns les autres dans une empathie active. Quoi qu'il arrive après le capitalisme — cela dépend de nous !

Info3, n°3/2012

(Traduction Daniel Kmiecik)

Solveig Irene König est thérapeute en communication.

[HTTP://WWW.TRAINING-ART.INFO](http://www.training-art.info)

Baruch Rabinowitz est théologie et écrivain.

[HTTP://WWW.TWELVE-TRIBES.NET](http://www.twelve-tribes.net)